rodrigo

Rey Rosa

Manège

roman

Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UN RÊVE EN FORÊT
LE PROJET
LE SILENCE DES EAUX
L'ANGE BOITEUX
PIERRES ENCHANTÉES
LA RIVE AFRICAINE

Atelier du givre - Éditions Soriano

LE COUTEAU DU MENDIANT – L'EAU TRANQUILLE

RODRIGO REY ROSA

MANÈGE

roman

Traduit de l'espagnol (Guatemala)
par Claude Nathalie Thomas

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

CABALLERIZA

© Rodrigo Rey Rosa, 2006.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Pour Mario Francisco de Jesús Rey Rosa

Extrait de la publication

UN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

De nombreux écrivains en ont fait l'expérience : au moment où on s'y attend le moins, un inconnu s'approche de vous et dit : « Vous devriez écrire quelque chose sur ceci. » En général, il n'en résulte rien, mais j'étais à la recherche d'un thème sur lequel écrire et l'idée me parut intéressante.

— Oui, dis-je à mon interlocuteur, seulement je ne connais pas assez ce milieu pour me mettre au travail.

— Cela ne devrait pas faire obstacle, me dit-il. Moi, je le connais bien et, si vous vouliez, je pourrais vous aider.

Nous étions à Palo Verde, un domaine aux environs de Pueblo Nuevo Viñas, dans l'arrière-pays du Pacifique oriental, région que je connaissais mal. Nous venions d'assister à une présentation de chevaux andalous annoncée dans les cartons d'invitation à l'occasion du quatre-vingt-huitième anniversaire d'un patriarche local, don Guido Carrión.

Extrait de la publication

Dans les années soixante, mon père qui approche aujourd'hui de ses quatre-vingts ans avait fait venir au Guatemala un étalon andalou, issu de l'écurie d'Alvaro Domecq, le Pregonero, encore inscrit dans le registre équestre comme le premier des pur-sang importés d'Espagne vers notre petite république. Ainsi, dans le milieu équestre très répandu au Guatemala, mon père avait la réputation d'être un précurseur en matière de chevaux espagnols et on lui rend encore aujourd'hui un certain hommage. On l'invitait presque toujours à de tels spectacles équestres, alors que, depuis vingt ans, il ne possédait plus aucun cheval de race pure et que, depuis dix ans, il avait cessé de monter. En l'occasion présente, les invités étaient prévenus, leurs épouses ne seraient pas les bienvenues. Il en découlait que les hôtesses d'accueil et quelques rares amazones seraient les seules femmes dans l'assistance et ce fut donc à moi, en tant qu'unique fils, d'accompagner mon père.

Les chevaux étaient fort beaux, leurs prix étaient très, très élevés. L'animateur qui commentait l'événement au microphone, doté d'une ignorance stupéfiante, avait commis un impair qui faisait du bruit dans l'assistance : il avait mentionné le prix d'un étalon, lauréat d'un récent concours international, monté par une femme et qui valait cent mille dollars. Quelqu'un ayant sans doute attiré son attention sur ce faux pas, le maladroit se mit à parler du soin et de l'amour dont faisaient preuve les propriétaires de ces

Extrait de la publication

magnifiques bêtes pour leur dressage et leur entretien. Il devenait inévitable de comparer le coût probable d'un seul de ces animaux pendant un mois avec le salaire mensuel de dix ouvriers (et encore sans compter l'amortissement, fit remarquer un spectateur).

Les écuyers étaient vêtus d'un uniforme, imitation bâtarde des habits de fête des paysans andalous : chapeau de Cordoue, bottines de Jerez, le tout agrémenté de détails tirés de la tradition locale, tels les ceintures typiques ou les pompons de Todos Santos. Les petits Andalous d'imitation, au physique de paysans d'ascendance maya, paraissaient encore plus petits auprès des chevaux de haute stature et pleins de fougue. Ils allaient et venaient, passant périlleusement près des pattes, non seulement des poulains mais aussi des étalons pour lesquels ils éprouvaient de toute évidence un grand respect mêlé d'une frayeur bien compréhensible. « Ici, me dis-je, on voit la base de la pyramide. »

La première plate-forme abritait les hommes de la sécurité. Nombre d'entre eux eussent pu se promener en tenue quiché ou tzutuhil sans attirer l'attention, mais ils portaient des habits ordinaires et les chapeaux texans en vogue à l'époque dans les fermes de la région. Presque tous avaient à l'épaule des fusils au canon scié, et à la taille des cartouchières de diverses couleurs, garnies de cartouches. Les armes étaient reluisantes et paraissaient assez neuves en

Extrait de la publication

dépit du fait que certaines étaient simplement accrochées à des cordelettes de maguey en lieu d'étui.

Au-dessus d'eux se trouvaient, je pense, l'animateur, les musiciens et les hôtesses, quelque douze jeunes femmes chargées d'accueillir les invités et de leur servir le premier verre. Parmi elles, certaines évoluaient comme de jeunes professionnelles, mais d'autres, plus timides, devenaient presque invisibles dans la foule des invités, environ trois cents hommes de tous âges et de toutes apparences.

Je crus trouver un élément positif dans ce microcosme de la société guatémaltèque où, rendus frères par leur commun intérêt équestre, il semblait que tous oubliaient cordialement les importantes différences de classe, de profession, d'idéologie ou de croyance qui, en d'autres circonstances, eussent empêché des gens aussi divers de se réunir à l'occasion d'une fête.

Cependant, les invités continuaient d'affluer (pour couronner la pyramide) dans des Jeep de luxe ou des voitures officielles et, parfois, en hélicoptère. Je reconnus des personnalités de la politique, deux ou trois députés, un vice-ministre, un ex-maire et des gens de la haute finance ou de la presse. Il y avait aussi quelques propriétaires terriens, héritiers en ligne directe ou issus d'hérédités croisées, des industriels, des commerçants, des courtiers en assurance, des médecins, des vétérinaires et quelques personnes sans emploi, comme moi.

La rareté des femmes faisait penser à une assemblée de cheiks arabes. On eût dit que l'étiquette exigeait de porter une arme bien apparente sous le bras ou à la taille, son absence n'étant pardonnable qu'aux personnes très âgées. Chez les jeunes, outre le pistolet automatique, sombre et reluisant, on pouvait voir des cartouches de réserve, comme s'ils s'attendaient à ce que, tôt ou tard, se produise un tir croisé et qu'ils aient prévu le danger de se retrouver en manque de munitions.

Mon père et moi étions arrivés à temps pour assister au spectacle dès le début. Dans un manège couvert, le patriarche et ses intimes étaient installés sur une estrade en planches, assis sur des chaises en plastique. Nous avons fait la queue pour y arriver. Quand ce fut son tour, mon père rendit hommage à notre hôte en offrant un petit cheval en porcelaine qui provenait du magasin de ma mère. Après un bref échange de politesses avec le vieil homme et son entourage, on nous invita, mon père et moi, à prendre place, debout, à l'une des extrémités de l'estrade, à la droite du petit groupe.

Sur la piste, les étalons et les poulains, Favori 27, Justicier 33 et le Douro II… faisaient leurs numéros, tandis que don Casildo débitait des fadaises de sa voix tonitruante, après quoi ils se retiraient sous les applaudissements.

Placés si proches de l'hôte d'honneur, mon père et moi pouvions difficilement échapper à la proces-

Extrait de la publication

sion d'invités qui continuaient d'affluer vers l'estrade pour féliciter l'octogénaire. Des hommes, vêtus d'habits de marque et ostensiblement armés, s'inclinaient pour lui donner l'accolade ou un baiser et offrir un cadeau coûteux ou chargé de signification, telle la photo de son premier étalon au moment où, hissé par une grue, il débarquait d'un cargo espagnol à Puerto Quetzal. Après s'être livrés à cette courte cérémonie, avant d'aller chercher une place sur les gradins improvisés dans le manège à l'air libre accolé au manège couvert, les nouveaux arrivants ne pouvaient éviter de nous saluer, mon père et moi, ce qui commençait à devenir gênant. Il semblait inévitable que dans une réunion de cette sorte nous devions rencontrer des gens que nous ne voulions pas voir, encore moins saluer : quelque critique détestable, un avocat qui t'aurait trompé, l'éminent médecin qui, pour ne pas manquer une partie de golf, a refusé d'opérer un de tes amis. À ma surprise, durant le défilé devant l'octogénaire, une amnésie passagère semblait s'emparer de nous. Nous tendions la main et souhaitions le bonjour à des personnes que nous détestions ou que nous méprisions — voire les deux à la fois. Pendant ce temps, les hôtesses distribuaient des boissons et les invités échangeaient des plaisanteries plus ou moins stupides et malveillantes.

Derrière nous, au-delà d'un mur de parpaings de moins de deux mètres de hauteur, dans un recoin quadrangulaire, au sol moitié terre, moitié ciment,

deux tueurs s'occupaient à dépecer un cochon sur une table en fer. De petits essaims de mouches vertes et brillantes s'élevaient au-dessus de la table, survolaient brièvement nos têtes, et retournaient vers le lieu de boucherie pour se poser sur du sang coagulé, des entrailles ou des excréments. Un des tueurs se mit à débiter le corps de la bête, tandis que l'autre brassait les morceaux de peau dans un chaudron posé sur la braise pour en faire des rillons. Les odeurs que la vapeur issue du chaudron répandait dans l'air ne tardèrent pas à provoquer un enchaînement, flux et reflux de sucs gastriques.

Mon père supporta avec stoïcisme la longue heure du spectacle, lequel prit fin sur un défilé de juments avec leurs poulains. L'animateur se tut et les haut-parleurs commencèrent à diffuser un paso-doble espagnol. J'entendis mon père soupirer de soulagement. « S'ils ne servent pas le déjeuner avant deux heures, nous partons », me dit-il à l'oreille.

Le cortège des vieux s'ébranla avec lenteur. Les plus âgés, suivis de près par leurs gardes du corps, se dirigèrent, avec le chargement de cadeaux récemment reçus, vers la maison principale située sur une petite colline à quelque cent mètres des manèges. Avec ceux qui restaient, nous sommes allés rejoindre le gros des invités sous un large auvent de toile goudronnée où les serveurs et les hôtesses commençaient de servir des bouchées de haricots noirs, de la purée

Extrait de la publication

d'avocat et les rillons encore chauds que l'on venait de préparer.

Des invités ne cessaient d'arriver. Nous avions stationné sur une petite place près d'un hangar où l'on rangeait les aliments pour chevaux et les harnais. À présent, la place était remplie d'automobiles, surtout des 4 × 4 de luxe, parfois blindées, et les gardes du corps en vêtement sombre et lunettes de soleil circulaient comme des fourmis entre les véhicules. Des invités, arrivés en retard, se garaient des deux côtés du chemin de terre qui serpentait vers le haut en direction d'une cannaie de bambou de Colombie, surveillée par deux tours de guet en ciment armé au toit en plaques de tôle et crénelé de meurtrières toutes noires.

Dans le lointain, vers le nord-est, on apercevait le cône irrégulier du volcan Pacaya. Des montagnes de nuages resplendissants et cotonneux planaient en changeant de forme dans un ciel d'azur indécis. Le terrain vallonné s'étendait à perte de vue, planté de caféiers sous leurs arbres de tutelle, coupé par les strates jaunâtres des bambouseraies. Le paysage était d'aspect paisible, mais la musique aux accents déchirants de *corridos* et de *rancheras* que déversaient à présent les haut-parleurs au maximum de leur volume, combinée au whisky, qui coulait d'abondance, et à la présence d'une telle quantité d'armes, me le fit considérer comme le lieu rêvé pour un crime passionnel.

Le fils d'un ami de mes années de collège s'ap-

Extrait de la publication

procha pour me saluer, un peu surpris de me trouver en ce lieu. C'était un beau garçon, lui aussi déguisé en cow-boy, mais il ne portait pas d'arme. Non loin de nous, deux citadins corpulents se donnèrent l'accolade avec effusion et, de suite, ils esquissèrent, comiques, quelques pas de danse au son d'une sarabande que diffusaient les haut-parleurs. Quelqu'un se mit à crier d'un ton moqueur :

— Payez-vous une chambre, les pédés !

Les deux hommes cessèrent de danser et examinèrent les alentours à la recherche de la voix insultante qui ne dit rien de plus.

— Méfie-toi, cria l'un des agressés à la cantonade, nous pourrions, pour le moins, te défoncer les fesses !

Des rires fusèrent et l'affaire fut apparemment oubliée.

— Pourquoi tant d'armes à feu dans une fête comme celle-ci ? dit l'adolescent d'un ton désapprobateur. Au train où ils sont lancés avec la boisson, cela ne semble pas être une bonne idée.

— Bonne question, acquiesçai-je. Et ton papa, est-il venu ?

— Non, je suis seul. Je voulais voir Claudio, le petit-fils de don Guido, mais ils viennent de me dire qu'il est absent. Il est parti pour les États-Unis. Qui donc a pu avoir l'idée d'une si grande fête sans femmes ! ajouta-t-il au bout d'un instant. Je crois que je vais partir maintenant.

Extrait de la publication

Nous nous sommes quittés et je suis allé rejoindre mon père qui s'était installé à une table en plastique sous un grand parasol, près de l'auvent en toile goudronnée.

Il semblait que, passé l'euphorie équestre, l'honneur de la famille invitante reposait sur la quantité d'alcool disponible. Les neveux de don Guido faisaient de constants voyages de la maison principale au bar improvisé sous l'auvent, chargés de bouteilles de whisky, de vodka ou de rhum, tandis que les garçons de ferme et les hôtesses en servaient sans répit. Il n'était pas encore midi et, selon mon père, il n'y avait aucun espoir que le déjeuner soit servi avant deux heures.

À mon étonnement, plus d'un étranger et quelques connaissances sont venus vers notre table pour me saluer. Ils ne s'attendaient pas à me trouver ici, me dirent-ils. L'un me félicitait pour un article paru dans la presse, l'autre pour quelque livre qu'il n'avait pas lu, mais dont il avait appris la publication.

« Encore une heure, pensai-je, et tout cela sera fini. »

Peu après, quatre ou cinq vieux amis de mon père se sont approchés pour le saluer et se sont assis à notre table. Ils se sont mis à causer de chevaux. Après être allé servir à mon père une assiette de bouchées et un verre de whisky avec des glaçons, j'ai remarqué qu'une des hôtesses, une fille au regard triste et aux traits effacés, venait d'être libérée des assiduités d'un

trio de cow-boys citadins et je saisis l'occasion de l'aborder. Une fine pellicule de sueur s'était formée sur son cou large et ferme et sur sa poitrine aux formes d'une ampleur suspecte, pour lui donner un éclat discret et attrayant. Elle portait un gilet en vinyle rouge très échancré, un petit pantalon court, des bas blancs en Lycra et des bottines noires à talons hauts. D'un air las, elle interrogea :

— Je peux vous servir quelque chose ?

Je lui répondis que non, que je m'étais levé seulement pour m'étirer les jambes.

Elle me scruta des pieds à la tête, puis dit d'un ton blagueur :

— Eh bien, on ne dirait pas que vous les ayez beaucoup étirées, fit-elle en regardant au-dessus de ma tête pour bien insister sur le fait qu'elle était un peu plus grande que moi.

Elle avait un diplôme d'esthéticienne, me dit-elle, et, à présent, elle suivait par correspondance un cours de relations internationales. En fin de semaine, quand elle ne travaillait pas comme hôtesse, ce qu'elle préférait, c'était d'aller à la mer, comme on appelait ici la côte pacifique orientale, pour y nager et se bronzer.

— Tu as une maison à la mer ? lui demandai-je.

— Non.

— Et où loges-tu ?

— Cela dépend. Chez des amis le plus souvent.

J'allais suggérer qu'elle m'accompagne un week-

Extrait de la publication

end chez un ami dans un secteur de luxe face à la mer — cet aphrodisiaque de choix —, quand, par-dessus le tintamarre de la musique, nous avons entendu une détonation. Guidés par le son, nous nous sommes retournés comme un seul homme vers les écuries d'où s'élevait une colonne de fumée noire. Après un instant de silence pendant lequel il n'y eut que la musique (mais celle-ci s'arrêta très vite), les questions fusèrent en masse. Les gardiens armés et les gardes du corps furent les premiers à se mettre en mouvement. Les uns coururent vers les écuries, les autres s'élancèrent à la recherche de leurs patrons pour les protéger, d'autres encore partirent au hasard, deçà delà, sans but apparent. Une série de cris semblait venir des écuries et nous avons compris qu'il s'était produit un incendie. Les hôtesses se replièrent en toute hâte vers la maison principale, comme si un règlement le leur prescrivait en cas de danger.

— Excusez-moi, me dit la fille au vinyle. Cela a été un plaisir…

Quelques hommes armés ont formé un groupe compact et sont descendus jusqu'aux écuries. Une douzaine d'invités les ont suivis. Mon père dit :

— Il vaut mieux rester ici, c'est plus prudent.

Ses amis l'ont approuvé. Moi, avec un geste d'excuse, j'ai contourné la table et suis parti derrière les badauds.

Entre les manèges et les écuries, il y avait une petite

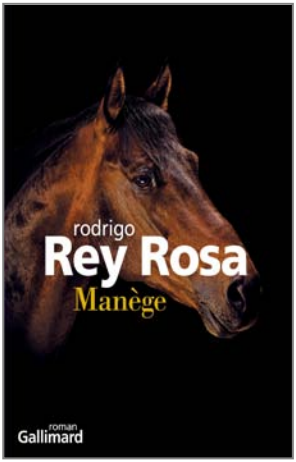
Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 22 juin 2012.
Dépôt légal : juin 2012.
Numéro d'imprimeur : 82270.

ISBN 978-2-07-078498-1/Imprimé en France.

151344

Extrait de la publication



Manège
Rodrigo Rey Rosa

Cette édition électronique du livre
Manège de Rodrigo Rey Rosa
a été réalisée le 25 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070784981 - Numéro d'édition : 151344).
Code Sodis : N53145 - ISBN : 9782072473975
Numéro d'édition : 244425.

Extrait de la publication